Livraison 5me. | 3e SÉRIE. | Tome 2.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 3246.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **M. H. BILLARD,** coin Chartres et Bienville,

NOUVELLE-ORLÉANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.
1886.

Nouvelle-Orléans, 1er Septembre 1886.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

GABRIEL D'ENNERICH.

Histoire d'un Cadet de Famille au XVIIIe Siècle.

CHAPITRE X.

L'ARRIVÉE.

Il faisait presque nuit quand Gabriel fit son entrée à Paris, aussi put-il éviter assez facilement les embarras de voiture si fréquents à cette époque. La première impression qu'il ressentit en voyant la grande ville ne

fut pas très favorable, car depuis la mort de sa mère, il y avait déjà plus de quinze ans, il n'avait pas revu Paris, et il s'était imaginé retrouver une ville aux bâtiments de marbre et de pierre. Au contraire, il voyait des maisons à la façade sombre et délabrée et des rues où il y avait une boue noire et d'une odeur âcre, la boue de Lutèce enfin. Au milieu de la rue se trouvait un ruisseau gonflé par la pluie qui était tombée pendant la journée, et Gabriel vit des dames ne pouvoir traverser la rue sans qu'elles se fissent transporter de l'autre côté du ruisseau. De grandes enseignes en fer se balançaient au risque d'écraser les passants, et de rares réverbères à l'huile jetaient une lumière terne.

Tel était à l'extérieur le Paris du XVIIIe siècle, mais à l'intérieur de ces maisons à l'apparence sordide, vous eussiez vu des femmes, aux splendides toilettes, causant philosophie et littérature avec des hommes à l'esprit fin et cultivé, ou se préparant à aller entendre à la Comédie Française le gentil marivaudage des "Jeux de l'Amour et du Hasard" ou les pièces de Voltaire et de Crébillon, tandis que d'autres personnes se disposaient à se rendre à l'Académie Royale de Musique ou au Théâtre Italien.

Paris était sale et obscur, et Versailles, en prenant le roi, avait paru lui enlever toute sa splendeur, mais cependant c'était la grande ville littéraire du monde, celle qui pensait pour l'Europe ; c'était la ville de l'Académie Française, du Collége Louis le Grand, enfin la ville de cette "débauchée d'esprit" comme disait Horace Walpole, la femme du XVIIIe siècle.

Gabriel eut beaucoup de peine à trouver la demeure du duc de la Roche-Sur-Yon et arriva chez son parent à dix heures du soir. La duchesse et sa fille étaient sorties, mais le duc reçut avec cordialité le fils de son vieil ami.

—Que je suis heureux, vicomte, que vous soyez venu chez moi ; mon cousin, le marquis d'Ennerich m'a rendu de grands services autrefois ; considérez ma maison comme la vôtre. Je regrette beaucoup que la duchesse, et ma fille, la marquise de Pont-Lévy, soient absentes, mais si vous voulez les attendre, elles ne tarderont pas à rentrer.

En effet, on entendit bientôt le bruit d'une voiture, et les deux dames entrèrent dans le salon.

La duchesse était encore belle, mais elle avait un air affecté et désagréable ; sa fille était d'une grande beauté et paraissait aimable et gracieuse. Elles étaient toutes deux vêtues d'immenses jupes à paniers et avaient une coiffure d'une hauteur prodigieuse, tandis que de grandes mouches aux tempes et aux joues leur donnaient une apparence bizarre aux yeux d'un provincial.

Le duc présenta Gabriel qui s'inclina avec respect. La duchesse lui fit un salut assez froid, mais la marquise lui dit :

—Mon cousin, je suis bien contente de vous voir ; quelles bonnes parties nous aurons ensemble. Je vous ferai faire la connaissance de toutes les belles dames de Paris. Je compte sur votre visite demain matin à l'heure de ma toilette.

Le vicomte fut surpris de cette invitation et remercia assez gauchement sa cousine, qui sourit de son embarras.

—Allons, Louise, reprit le duc, laissez Gabriel se reposer ; demain, il nous parlera de sa chère Bretagne et nous lui donnerons des renseignements sur notre Paris.

Le jeune homme fut conduit à sa chambre et y trouva Ivan. Il raconta à son serviteur l'accueil qu'il avait reçu de ses parents parisiens, et ne put s'empêcher de lui dépeindre le costume et la coiffure de la duchesse et de sa fille.

—Monsieur Gabriel, dit Ivan, ce n'est pas mademoiselle Jeanne qui s'habillerait jamais ainsi, elle qui aime tant la simplicité et qui est si jolie avec sa robe blanche.

—Jeanne, murmura le vicomte. Ah ! elle est bien loin d'ici, mais là-bas dans le vieux château, son petit cœur bat en pensant à moi.

Ivan regarda Gabriel, mais celui-ci était plongé dans une profonde rêverie. Il se croyait transporté en Bretagne et il contemplait sa fiancée endormie; il approchait sa tête de la bouche de la jeune fille, et elle disait tout bas : " Gabriel, je t'aime."

Le jeune homme étendit les bras pour presser Jeanne sur son cœur, mais il rencontra le vide et se retrouva seul dans un splendide appartement. Ivan avait disparu, il ne restait pour compagnon à Gabriel que le portrait d'un baron du moyen-âge, qui paraissait tout honteux de sa lourde et incommode armure, en voyant la dorure des meubles, les franges du lit, tout le luxe de ses descendants du XVIIIe siècle.

CHAPITRE XI.

UNE JOURNÉE À PARIS.

Accablé par la fatigue du voyage, Gabriel dormit jusqu'à neuf heures du matin, aussi crut-il être en retard, et il se dépêchait de s'habiller quand Ivan entra.

—Monsieur le vicomte, vous avez bien le temps; ne vous pressez pas, tout le monde dort encore à l'hôtel. On ne déjeune qu'à midi ici, l'heure de notre dîner en Bretagne.

Il y avait déjà longtemps que Gabriel était prêt, quand une femme de chambre au joli minois et à la mine éveillée vint lui dire que la marquise attendait sa visite. Le vicomte la suivit, et se trouva bientôt dans l'apparte-

ment de sa cousine. Celle-ci était enveloppée dans une grande robe de chambre, et était assise devant son miroir pendant qu'un coiffeur lui relevait les cheveux. A côté d'elle étaient deux hommes dont l'un portait le petit collet de l'abbé à la mode, et l'autre un habit militaire. La marquise vit Gabriel dans la glace et s'écria : "Ah! bonjour, vicomte ; je suis bien aise de vous voir. Avez-vous bien dormi ? Quant à moi je suis anéantie, et je sens que j'aurai bientôt des vapeurs. Mais pardonnez-moi, laissez-moi vous présenter à mes deux *indispensables*, l'abbé Malet et le chevalier d'Assy."

Gabriel salua les deux hommes qui le regardèrent à peine, et qui étaient tout occupés à passer, l'un la poudre, l'autre le peigne, au coiffeur de la marquise. Le vicomte ne savait que dire et était intimidé d'assister ainsi à la toilette d'une jeune et jolie personne, lui qui avait toujours rencontré chez les femmes tant de modestie.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un jeune homme s'avança vers la marquise et lui fit un grand salut. En voyant Gabriel il courut à lui, et l'embrassa avec cordialité.

—Vous connaissez mon cousin, s'écria madame de Pont-Lévi. Où l'avez-vous rencontré ? D'où venez-vous? de la Chine ? Il y a un siècle qu'on ne vous a vu à Paris.

—Je serais maintenant dans un pays bien plus éloigné que le Céleste Empire sans le courage du vicomte, répondit le prince Poniatowski, et il raconta avec feu la scène de l'hôtellerie.

La marquise fit de grands compliments à Gabriel, et le chevalier et l'abbé parurent s'apercevoir de sa présence pour la première fois.

La conversation prit bientôt un ton plus léger. Madame de Pont-Lévi raconta au prince les derniers scan-

dales de la cour, et les *indispensables* s'extasièrent à chaque mot que disait la marquise.

—Vicomte, vous êtes rêveur; vous pensez, je suis sûre, à quelque petite Bretonne, mais ce n'est pas aimable en ma présence. Allons, posez-moi une mouche, ici, près de cette fossette.

Gabriel hésita un moment, puis craignant de se rendre ridicule, il fit ce qu'on lui demandait, mais si gauchement que la mouche fut mise de travers. Le prince s'empressa de la redresser, et il dit d'un ton enjoué: — Il faut excuser le vicomte, madame, c'est l'éclat de votre beauté qui l'éblouit.

—Quel Polonais flatteur, il mérite d'être Parisien, répondit la marquise avec coquetterie.

La toilette de la grande dame étant terminée, le prince fit signe à Gabriel et ils sortirent de la chambre. Les autres hommes les suivirent et s'en allèrent.

—Vicomte, je viendrai vous prendre dans deux heures, j'ai beaucoup de choses à vous dire.

—Je suis réellement confondu de vos bontés, prince, et je serai bien heureux de vous revoir aujourd'hui.

Au déjeuner, la marquise fut charmante envers son cousin, et s'occupa de lui d'une manière toute spéciale. Elle lui parla du prince Poniatowski et fit des éloges de son caractère loyal et bon, et elle ajouta: — Je pense que votre ami vous gardera toute la journée, mais quant à demain, votre temps m'appartient et je compte sur vous pour être mon chevalier.

—Certainement, ma cousine, avec le plus grand plaisir, répondit Gabriel, non sans quelque embarras.

A peine le vicomte était-il levé de table que le prince vint le chercher, et les deux gentilshommes sortirent ensemble.

Avez-vous vu monsieur de Pont-Lévi, Gabriel, car

vous allez me permettre de vous appeler ainsi, puisque vous êtes mon ami, c'est un méchant homme, et je tiens à vous mettre sur vos gardes, si vous avez l'intention de faire la cour à la marquise.

Gabriel rougit et dit: Prince, vous me témoignez tant d'amitié que je désire vous dire pourquoi je ne penserai jamais à ma cousine de Paris, c'est qu'en Bretagne, une autre cousine, mais belle, bonne et modeste, m'attend.

Alors le jeune homme raconta toute son histoire à son ami, qui lui dit avec chaleur: — Vicomte, je vous aiderai à déjouer les calculs de votre frère; nous réussirons, vous pouvez croire à la parole d'un Poniatowski.

Gabriel serra la main du prince avec reconnaissance et ils continuèrent leur excursion dans Paris. Ils visitèrent les principaux monuments et le jardin des Tuileries et celui du Palais-Royal, et ils allèrent sur le Pont-Neuf voir le Grand Thomas, arracheur de dents et marchand d'orviétan, qui remplaçait par son charlatanisme, les farces et les quolibets de Turlupin, de Gros-Guillaume et de Gautier-Garguille, du commencement du siècle dernier.

Gabriel suivait le prince, mais il était triste; il pensait à Jeanne et il regrettait son absence.

—Allons, vicomte, je vois que tout ceci vous ennuie; il faut chasser ces idées noires. Venez dîner avec moi, et nous irons ce soir chez madame Geoffrin.

Quand ils furent arrivés à l'hôtel du prince, celui-ci mit son hôte au courant de l'histoire des salons du siècle.

—Vous n'ignorez pas, Gabriel, que l'Hôtel de Rambouillet fut le premier salon littéraire en France, et vous savez l'influence qu'ont exercée les Précieuses sur la littérature jusqu'à ce que Molière et Boileau fussent venus couvrir de ridicule leur affectation et leur pédan-

tisme. Pendant la glorieuse époque du règne de Louis XIV, il n'y eut pas d'autre salon que la cour. Ce ne fut que quand cette grande individualité eût cessé de peser sur la France que s'ouvrirent les salons particuliers. Il y eut d'abord celui de la duchesse du Maine consacré au plaisir; ensuite madame de Lambert, et madame de Tedcin, reçurent leurs amis d'une manière charmante. La dernière, surtout, réunissait chez elle des littérateurs et des hommes d'état, et par eux était devenue une grande puissance à la cour. Nous voyons ensuite les salons de madame Dupin, de madame d'Houdetot et de madame Doublet, d'où partaient les fameuses nouvelles à la main, qui faisaient les délices des Parisiens et des provinciaux et même du roi, quoique le lieutenant de police eût feint de vouloir les supprimer. Mais les deux vrais salons actuels sont ceux de madame Du Deffand et de madame Geoffrin. Je ne vous dirai rien de celle-ci, vous allez la voir tout à l'heure. Quant à madame Du Deffand, c'est une femme très remarquable, et qui a joué un grand rôle dans ce siècle. Elle demeure au couvent de St. Joseph, rue St. Dominique, dans l'ancienne chambre de madame de Montespan. Que vous en semble, la maîtresse du Régent, qui succède à la maîtresse du roi! Elle est maintenant vieille et aveugle, mais elle retient son monde par son esprit et peut-être par le charme de sa compagne, Mlle de Lespinasse. Que celle-ci la quitte, et je crois que medame Du Deffand sera réduite à la société de son vieux président Hainault et de son ami Pont de Veyle.

Gabriel écouta avec intérêt les détails que lui donnait le prince, et ce fut avec plaisir qu'il se rendit chez madame Geoffrin.

Marie-Thérèse Rodet naquit en 1699 et épousa, à l'âge de quatorze ans, monsieur Geoffrin, un riche banquier,

qui eut le bon esprit de se tenir à l'écart, et de permettre à sa femme de recevoir un cercle choisi de personnes distinguées. Le lundi était le jour des artistes, le mercredi, celui des gens de lettres.

Le prince présenta son ami, qui fut reçu avec une grande amabilité par la maîtresse de la maison. Gabriel ne pouvait s'empêcher d'admirer cette charmante vieille "aux cheveux blancs couverts d'une coiffe nouée sous le menton." Tout était simple dans cette maison, mais arrangé avec un goût exquis.

Le prince paraissait être chez madame Geoffrin comme chez lui, et il lui dit : —Maman, voici mon sauveur, sans le vicomte, votre fils aurait terminé sa carrière sans avoir été roi, et votre voyage à Varsovie était manqué.

—Monsieur, recevez mes compliments ; mais aussi, prince, il faut que je vous gronde. Qu'alliez-vous faire dans cette maudite auberge ? Vous trouver ainsi sans même un laquais ! et elle ajouta à demi-voix : "Que dirait l'impératrice ?"

—Allons, maman, grondez, c'est un signe que vous m'aimez encore, malgré mes escapades.

La conversation devint alors générale, et Gabriel fut charmé de ce qu'il entendit, et surtout de la grande politesse qui régnait dans ce salon. Que ce fût d'Alembert, parlant de l'encyclopédie ; Laharpe, comparant la comédie de Molière à celle de Regnard, de Dancourt et de Dufresny ; d'Holbach, attaquant la religion ; Thomas, se moquant finement de l'Académie, jamais celui qui avait la parole n'était interrompu.

On servit bientôt le souper composé "d'un poulet, d'un plat d'épinards et d'une omelette." Le vicomte fut placé à côté de mademoiselle de Lespinasse, qu'il admira encore plus que madame Geoffrin, car on voyait en celle-là une ardeur contenue, un enthousiasme, qui

manquait à celle-ci. Vienne un M. de Mora, un chevalier Guibert, et cette ardeur deviendra une passion délirante.

Les hôtes de madame Geoffrin la quittèrent de bonne heure, et Gabriel rentra à l'hôtel de la Roche-sur-Yon plus satisfait de la fin de sa journée que du commencement.

CHAPITRE XII.

Jeanne et Louise.

" Une lettre de Bretagne," s'écria Ivan, en entrant, le lendemain, dans la chambre de Gabriel. Celui-ci poussa une exclamation de joie, et ouvrit avec empressement cette précieuse missive qui lui apportait des nouvelles de sa petite Jeanne.

" Mon Gabriel,

Que le temps m'a paru long depuis que tu nous a quittés! Il me semble que les journées sont interminables; il n'y a que les nuits qui me paraissent courtes, car alors je rêve à toi.

J'essaye de cacher ma tristesse à mon oncle, parce que, mon ami, je dois te le dire, ton père s'est beaucoup affaibli depuis ton départ. Il parle quelquefois de toi et je l'entends qui murmure: " Ai-je bien le droit d'imposer mon autorité? Hélas, la féodalité n'existe plus et nous marchons à un abîme."

Ce qui a produit le plus d'impression sur le marquis, c'est la mort du vieux Carnac. Tu sais, que depuis la perte de cette malheureuse Marie, le pauvre vieillard n'avait plus sa raison. Mon oncle l'avait fait conduire au château et il passait de longues heures dans la forêt, autour du grand chêne sous lequel sa fille était morte. Hier, à la nuit, ne le voyant pas revenir, nous l'avons

cherché et nous l'avons trouvé étendu sans vie sur la grande pierre druidique. Je t'assure qu'on aurait cru voir une victime des anciens sacrifices gaulois, et les paysans croient cet endroit de la forêt hanté. Ils disent que l'âme de Marie y revient et que tous les jours elle s'assied sous le vieil arbre, et semble attendre quelqu'un et, te le dirai-je? ils prononcent tout bas le nom de Henri.

L'abbé Kernadec est bien bon pour moi, c'est avec lui que je parle de toi; il me donne du courage et me dit d'avoir confiance en Dieu, me répétant les beaux vers que met Racine dans la bouche de l'innocent Joas:

'Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.'

Je crois donc en l'avenir et, surtout, je crois en toi, Gabriel, car tu es tout pour moi sur la terre, puisque je t'aime. J'embrasse cette lettre mille fois, et je la charge de te transmettre les baisers de celle qui ne vit que pour toi,

JEANNE."

Le vicomte fut vivement ému à la lecture de cette lettre, et ce fut avec chagrin qu'il annonça à Ivan la mort de son père. Le jeune Carnac pleura beaucoup, puis il s'écria: — Cela fait deux qu'il tue. Quand donc viendra l'heure de la vengeance!

—Ivan, que veux-tu dire? De qui parles-tu? Explique-toi.

—Je ne puis me taire plus longtemps; oui, c'est le comte Henri qui les a tués tous deux, la jeune fille et le vieillard.

Gabriel comprit alors le départ de son frère pour Brest, le jour de Noël, et se rendit compte de l'infamie de son aîné. Il n'osa rien dire au pauvre garçon et, respectant cette grande douleur, il descendit à la bibliothèque et laissa Ivan dans sa chambre.

Le vicomte était assis dans un grand fauteuil et il avait un livre sur les genoux, mais il ne lisait pas et paraissait absorbé dans une profonde méditation. Tout à coup, une main fine et parfumée se posa sur son épaule, et la marquise lui dit d'un ton moitié fâché, moitié enjoué :

—Vous n'êtes pas venu à ma toilette, ce matin, le prince non plus ; je n'avais que mes *indispensables*, l'abbé et le chevalier. Ah ! si ceux-ci croient que je les aimerai jamais, ils se trompent ; n'est-ce pas, Gabriel ?

Le jeune homme fut tellement gêné des paroles de sa cousine qu'il ne put que balbutier quelques excuses. La marquise se mit à rire et reprit : — Calmez-vous, cousin, je ne veux pas vous enlever votre cœur d'assaut.

—Tiens ! voilà Louise qui fait la cour au vicomte; mes compliments sur votre conquête, jeune homme.

En entendant ces paroles, Gabriel se retourna vivement, et il vit derrière lui Henri et un gentilhomme qu'il ne connaissait pas.

La marquise parut embarrassée, mais elle s'adressa bravement à celui qui venait de parler : — Cessez donc vos sottes plaisanteries, monsieur. Vicomte, je vous en prie, ne vous fâchez pas, c'est mon mari.

Gabriel dit d'un ton froid : — Monsieur le marquis, nous nous reverrons.

—Comment donc, vicomte, avec le plus grand plaisir. En attendant, permettez-moi de présenter mon excellent ami, le comte d'Ennerich, à la marquise.

Henri s'inclina, puis il dit à Gabriel, en regardant le livre que celui-ci tenait à la main :

—Vous lisiez déjà votre bréviaire ; c'est bien, cela, l'abbé. Le marquis sera enchanté d'apprendre que vous vous préparez si bien pour le séminaire.

M. de Pont-Lévi se mit à rire d'un air moqueur, mais

le vicomte ne le regarda pas et répondit à son frère : — Henri, Jeanne m'a écrit, notre père est malade et le vieux Carnac n'est plus ; la mort de sa fille l'a tué.

Le comte pâlit et, prenant le bras de son ami, tous deux quittèrent l'appartement.

La marquise s'assit près de son cousin et lui dit : — Gabriel, ne me méprisez pas, si je suis frivole, si je parais avoir mis de côté la pudeur et la modestie de mon sexe. Est-ce ma faute ? On m'a mise au couvent à l'âge de sept ans et, à quinze ans, on m'a fait sortir pour épouser un homme que je ne connaissais pas et pour lequel je n'éprouvais aucune sympathie. J'ai vu tous mes rêves de jeune fille soudainement dissipés et le Prince Charmant, qui m'était apparu en songe, se transformer en un mari dur et grossier. Alors, je me suis jetée dans les plaisirs du monde et, au bout de quelques années, j'ai fait comprendre au marquis que j'étais lasse de me soumettre à ses brutalités. Il vit de son côté, moi du mien, et il se passe quelquefois des semaines sans qu'il paraisse à l'hôtel. Quand je vous ai vu, Gabriel, je me suis sentie entraînée vers vous, et j'ai voulu obtenir sinon votre amour, du moins votre amitié afin d'être soutenue par une affection sincère au milieu de la corruption de mon siècle.

—Madame, je vous plains et vous pouvez compter sur mon dévouement. Je serai pour vous l'ami que vous désirez, mais lisez cette lettre et vous verrez que mon cœur est en Bretagne.

La marquise lut la lettre de Jeanne et dit avec émotion : Oui, c'est elle qui est digne de vous; aimez-la toujours, mais pensez quelquefois à la pauvre Louise.

Gabriel fut très touché de sa conversation avec sa cousine, et se retira dans sa chambre pour réfléchir aux événements de la matinée. Vers quatre heures, il se

rendit chez le prince Poniatowski comme il le lui avait promis, mais les paroles insolentes du marquis l'avaient profondément froissé, et il voulait se mettre à la recherche de l'orgueilleux gentilhomme pour lui demander raison de sa conduite.

CHAPITRE XIII.

"Le Tambour Royal."

Le prince offrit au vicomte d'aller passer la soirée au fameux cabaret de Ramponeau, "le Tambour Royal," lui disant qu'il voulait lui faire voir toutes les différentes phases de la vie de Paris. Gabriel accepta, et pensa qu'il pourrait peut-être rencontrer le marquis dans ce lieu d'amusement.

"Le Tambour Royal" était situé dans la Courtille des Porcherons, et était le rendez-vous de tous les jeunes gens gais de la capitale. Même les femmes du grand monde y venaient quelquefois pour assister à la scène bruyante et animée que présentait la célèbre guinguette.

Devant le cabaret, de jeunes seigneurs faisaient danser les jeunes filles au son du crin-crin, et c'étaient des cris, un enthousiasme impossible à décrire. A l'intérieur, des hommes étaient assis à des tables et buvaient.

Gabriel et son ami demandèrent un verre de vin et regardaient avec plaisir les belles filles qui dansaient sous leurs yeux, quand quelques danseurs entrèrent avec fracas dans la guinguette et vinrent s'attabler à côté du prince et du vicomte. Parmi les hommes se trouvaient M. de Pont-Lévi et Henri d'Ennerich.

Gabriel tressaillit en reconnaissant son antagoniste, mais il ne bougea pas. Le marquis, au contraire, en voyant le vicomte, éclata de rire et dit :

—Regardez donc, Henri, que vous en semble? Voilà votre séminariste qui s'émancipe, ma foi! Il faudra qu'il vienne trinquer avec cette jolie fille que voici. Allons, Margot, allez offrir un verre de vin à ce petit abbé.

Avant que Gabriel, stupéfait de tant d'audace, eût eu le temps de dire un mot, l'impudente petite Parisienne s'écria dans le langage de l'époque: " Garçon, un verre, et du bon, ou je te cogne!" et prenant le verre qu'on s'était hâté de lui apporter, elle se dirigea en riant vers Gabriel que le marquis lui désignait du doigt.

Le prince Poniatowski s'était levé brusquement, et tout le monde dans la guinguette attendait avec anxiété ce qui allait se passer, quand le vicomte, avec le plus grand calme, s'avança vers Margot et, lui prenant le verre qu'elle tenait à la main, il lui dit avec politesse: " Merci, mademoiselle, je n'ai pas soif, c'est monsieur qui veut boire," et allant vers le marquis, il lui jeta le vin à la figure.

Le gentilhomme insulté d'une manière si directe poussa un cri de rage et, tirant son épée, se précipita sur Gabriel. Celui-ci avait déjà dégainé et attendait son adversaire de pied ferme, mais les épées s'étaient à peine croisées que plusieurs nobles, qui avaient assisté à l'altercation, se jetèrent entre les combattants et les séparèrent. Les amis du marquis l'emmenèrent, malgré sa résistance, et il cria au vicomte: " Je te tuerai, demain, mauvais petit calotin."

—C'est ce que nous verrons, répondit Gabriel, et se rasseyant, il fit signe au prince d'en faire autant et il se remit à boire son vin comme si rien n'était arrivé. Le Polonais admirait le sang-froid et la bravoure de ce noble jeune homme, et était indigné de la grossièreté du marquis.

—C'est votre frère qui a excité cet homme contre

vous. Il désire votre mort, Gabriel, et fera tout en son pouvoir pour vous faire disparaître, vous qui êtes l'obstacle qui l'empêche d'arriver à Mlle de Vercejay.

—Je ne puis croire que Henri soit tombé à un tel degré de bassesse ; je sais qu'il est peu scrupuleux, mais de là à être un Caïn il y a une grande différence, et je dois vous avouer franchement, prince, que je ne suis nullement disposé à jouer le rôle d'Abel. D'ailleurs, admettant que je sois tué, jamais ma chère Jeanne ne se soumettrait à mon frère. Les femmes comme elle n'aiment qu'une fois.

Venez à mon hôtel, Gabriel ; après cette affaire avec M. de Pont-Lévi vous ne pouvez plus demeurer chez le duc de la Roche-sur-Yon.

Il faisait déjà nuit quand les deux amis quittèrent le cabaret de Ramponeau. Les danseurs leur livrèrent passage avec respect, tellement le vrai courage impose par sa simplicité.

CHAPITRE XIV.

Le Duel.

Henri n'était resté que quelques jours à Londres ; il s'était hâté de revenir à Paris afin de pouvoir surveiller son frère. Il était entré dans les mousquetaires et s'était mis à mener une vie assez licencieuse. Il avait rencontré le marquis de Pont-Lévi à un bal au Palais-Royal, et était devenu son ami intime, dès qu'il avait su que le marquis était le gendre du duc de la Roche-sur-Yon. Sachant le caractère léger de la marquise, il avait essayé d'exciter la jalousie de son mari, et celui-ci, quoiqu'il n'aimât pas sa femme, avait subi l'influence du comte d'Ennerich et était venu à l'hôtel dans le but de surprendre la marquise et Gabriel.

Maintenant que son plan avait réussi et qu'un duel

était inévitable, Henri se sentit étrangement troublé. En s'en allant à la ville avec le marquis, il semblait au comte qu'il portait au front le sceau du fratricide, et que tous ceux qui le rencontraient allaient lui jeter à la face le nom de Caïn. Mais, comme pour la mort de Marie Carnac, la lutte ne fut pas longue, et l'homme implacable reprit sa sérénité et se dit: "Il a voulu se mettre dans mon chemin, eh bien! je le briserai, voilà tout.

Le même soir, Gabriel reçut la visite de deux amis du marquis, qui lui apportaient un cartel. Le vicomte l'accepta sur le champ, et laissa le prince Poniatowski et un ami de celui-ci régler les conditions du combat.

Il fut convenu que le duel aurait lieu le lendemain dans la forêt de St. Germain, et qu'il ne cesserait pas au premier sang, mais continuerait jusqu'à ce qu'un des deux adversaires fût mis dans l'impossibilité absolue de continuer.

Le marquis et ses témoins étaient déjà sur le terrain quand Gabriel et ses amis arrivèrent. Ivan avait voulu accompagner son maître, mais il était pâle et ému. Le prince lui-même paraissait inquiet, quoi qu'il fît pour se maîtriser.

—Prince, ne craignez rien pour moi, dit le vicomte, c'est mon premier duel, mais je ne suis pas un novice dans l'art de l'escrime; un des vieux soldats de mon père nous a donné d'excellentes leçons, à mon frère et à moi.

Tous les préliminaires ayant été terminés, les deux gentilshommes tombèrent en garde. Le marquis avait sur les lèvres un méchant sourire, et attaqua vivement. Gabriel était froid, et se contenta d'abord de parer les coups de son antagoniste. Au bout d'un instant le vicomte se fendit vivement, et M. de Pont-Lévi fut atteint au bras gauche, mais d'après les conditions du

duel, le combat continua. En se remettant en garde, Gabriel glissa sur l'herbe humide, et tomba sur un genou. Le marquis, au lieu d'attendre que le vicomte se fût relevé, fondit sur lui d'une manière déloyale pour le percer de son épée. Ivan jeta un cri de désespoir, et le prince détourna les yeux, mais Gabriel, avec une agilité incroyable, fit un bond et, se précipitant sur le marquis, le frappa en pleine poitrine. M. de Pont-Lévi tomba lourdement sur le sol.

Le chirurgien souleva la tête du gentilhomme et dit: "Il n'est pas mort; vite, qu'on le transporte chez lui."

Gabriel fut heureux d'apprendre que le marquis n'était que blessé, et s'en retourna avec ses témoins et Ivan, qui était ivre de joie. Celui-ci s'écria:—"Monsieur le vicomte, vous ne pouvez vous imaginer ce que j'ai éprouvé pendant ce terrible duel; au moment que vous êtes tombé j'ai cru que j'allais mourir," et il ajouta à voix basse: "j'ai aperçu derrière un arbre, à quelques pas de nous, le comte Henri, dont le visage exprimait un mélange de joie et d'horreur.

Gabriel poussa un soupir, mais ne répondit rien. Le prince lui dit avec affection:

—Tudieu, vicomte, quel bon coup d'épée! voilà le marquis sur le dos pour deux ou trois semaines, et Dieu sait qu'il l'a bien mérité. Quelle lâcheté de s'attaquer ainsi à un homme presque sans défense!

Le prince était sorti avec le gentilhomme qui avait servi de témoin à Gabriel, et celui-ci était à l'hôtel Poniatowski, quand on vint lui annoncer qu'une dame voilée voulait lui parler. Il se rendit au salon, et fut très étonné de reconnaître la marquise de Pont-Lévi.

—Gabriel, fuyez, vous n'avez pas un moment à perdre. Je viens d'entendre une conversation entre votre frère et le marquis. Ce dernier est furieux d'avoir été blessé

par vous ; il veut se venger, et Henri ne partage que trop ses sentiments. Maintenant, je comprends tout, vous aimez Jeanne tous les deux, et c'est vous qui êtes le préféré. Plût à Dieu qu'il en eût été autrement! Mais enfin, j'aurai le bonheur de vous avoir été utile. Le comte et le marquis doivent vous faire arrêter demain de bonne heure. Mon mari a un ami puissant à la cour, et il lui a fait demander une lettre de cachet contre vous. Quittez donc l'hôtel à l'instant, et partez pour la Bretagne le plus tôt possible.

—Je ne sais comment vous remercier, Louise, de cette preuve de dévouement que vous me donnez; mais retournez chez vous, Ivan va vous accompagner. Je ne pourrais me le pardonner, si vous couriez un danger à cause de moi.

La marquise donna la main à son cousin, baissa son voile, et s'en alla en disant: "Adieu, Gabriel, adieu."

Dès que le prince fut de retour, le vicomte lui raconta ce qu'il avait appris des intentions du marquis.

—Ah! je devine quel est le bon ange qui est venu vous avertir. Hâtons-nous de profiter de cet avis. Vous pourrez partir vers minuit, et quand viendront les alguazils, vous serez déjà loin. N'oubliez pas, Gabriel, si vous êtes dans l'embarras de faire appel à Stanislas Poniatowski.

Quelques heures plus tard, les deux Bretons étaient en route, et malgré les difficultés de sa situation, Gabriel était joyeux en pensant qu'il allait revoir Jeanne.

A continuer.

ALBERT DUFONT,

NOUVELLE LOUISIANAISE.

Par JNO. L. PEYTAVIN, A. M.

Chapitre VIII.

Huit jours s'étaient écoulés en plaisirs sans trève. Des courses à cheval, des excursions en voiture, et en canot étaient les amusements du matin et du soir, tandis que la musique consumait la plus grande partie de la journée. Les divertissements fatiguent aussi bien que le travail; mais lorsque l'homme peut varier ses plaisirs, il évite cette monotonie qui contribue à accabler l'esprit; il peut alors oublier le travail, sans jamais se creuser le cerveau pour trouver un nouveau moyen d'employer les heures et les jours.

Dufont aurait aimé à passer bien des jours chez une si digne famille que les Boisdoré, et avec de si charmantes demoiselles, mais il lui fallait partir; il y avait plus de deux semaines que son père était parti pour le nord, et dans la lettre qu'il lui avait fait parvenir par l'entremise de M. Deville, il informait son fils qu'il pensait être de retour dans trois semaines. Il fut convenu qu'il partirait le samedi soir par l'*Eclipse*, et que son ami Armand ferait le voyage pour aller passer deux ou trois jours avec lui à Iberville.

En prenant ce bateau cela évoquerait de doux souvenirs dans l'âme; l'esprit goûterait, de nouveau, des plaisirs hélas! que le passé avait su trop vite réclamer.

Armand ne pouvait s'absenter longtemps, mais cependant Albert avait eu la gentillesse de passer une semaine

avec lui, il ne pouvait le laisser partir seul, quoiqu'il regrettât de quitter une si joyeuse bande ; mais avant de prendre son petit congé de ces demoiselles, it fit ses sœurs lui promettre de s'acquitter de toutes les longues visites qu'elles auraient à faire avec ces demoiselles pendant son absence.

A la campagne, une grande distance sépare quelquefois les amis. Les jeunes filles ne peuvent pas se voir aussi fréquemment que dans les villes; aussi, lorsqu'elles se rencontrent, ont-elles beaucoup plus à se dire ; puis, il serait ridicule de voyager plusieurs milles en voiture pour aller échanger quelques petits compliments, — dirons-nous — bien mérités et faits avec sincérité ; car, généralement, l'amitié est plus sincère, hors des grands centres que parmi les adeptes de cette magnifique organisation que la convention a bien voulu honorer du titre de Bonne Société. Au reste, en Europe comme en Amérique, les visites à la campagne sont plus longues et moins cérémonieuses que celles de la villes, et les élites de l'aristocratie sont quelquefois les premières à modifier les bonnes mœurs, sans toutefois pécher contre la bienséance et l'étiquette. A cette époque, en Louisiane, dans les paroisses françaises, il n'était pas rare qu'une demoiselle allât passer une journée avec une amie, et qu'elle y amenât avec elle ses amies qui se fussent trouvées chez elle.

Armand avait prié plusieurs de ses amis de venir passer la soirée chez lui le samedi soir. Y a-t-il quelque chose de plus agréable, lorsqu'une bande d'amis se réunissent pour convertir en joie l'ennui qui accompagne toujours les longues heures d'attente ?

Ces messieurs avaient déjà passé de très-agréables soirées de la sorte, et ils savaient comment on s'y amusait ; ils s'empressèrent donc tous d'accepter la gracieuse

invitation d'Armand. Le premier qui se présenta fut Rémond Burjean.

Ah ! pensa Dufont lorsqu'il l'aperçut, j'aurai ma revanche ce soir, ou le diable aura un compte à me rendre.

Au moment où ils allaient s'asseoir, le hasard voulut que Burjean se trouvât près de Divine, et il prit un siége près d'elle. On peut s'imaginer que Dufont n'était pas le plus heureux des mortels en ce moment.

Il faut toujours, pensa-t-il, que cette tête de bois obstrue mon chemin ! mais elle en sortira tôt ou tard.

Tous les invités étaient arrivés. Dufont causait avec Louise Saluque et Alice, lorsqu'un de ces jeunes gens vint à Mlle Saluque et lui dit :

—Mademoiselle, je vous prie de la part de M. Boisdoré et de la mienne aussi, de vouloir bien nous chanter une de ces romances que vous chantez si bien ; si vous désirez nous donner de l'opéra nous serons d'autant plus reconnaissants.

Louise Sal.—Vous êtes trop aimable, monsieur, mais je suis persuadée que vous avez été induit en erreur, si quelqu'un vous a fait croire que je chantais bien.

—Celui qui m'a dit que vous chantiez bien vous a souvent entendue, et il est juge en musique.

Louise Saluque était une personne bien sensée, elle savait jusqu'où pousser la modestie ; elle comprit immédiatement qu'il était inutile de se faire prier plus longtemps ; elle se leva et demanda à sa sœur de venir l'accompagner. Elle sut si bien répondre à l'invitation qui lui était faite, sans accepter avec trop d'empressement, sans prétexter trop d'excuses, qu'elle fut admirée de tout le monde.

Burjean jusqu'alors n'avait pas réussi à s'approcher de celle qui tenait la première place dans son cœur ; il se

leva et alla éventer l'accompagnatrice, dans l'espoir de bientôt se procurer un siége près d'Alice.

Il y avait un fauteuil vacant près de Divine ; Albert fut tenté d'aller en prendre possession sur le champ, mais c'eût été un bris de bonnes mœurs. Il avait eu occasion jusqu'alors de causer avec toutes ces demoiselles, excepté Divine. Il était devenu nerveux; au moindre mouvement que faisait un de ces jeunes gens, Dufont s'imaginait qu'il allait prendre possession de ce siége qu'il désirait lui-même tant occuper.

Le chant cessa; le piano sonna les accords finals, et de chaleureux applaudissements retentirent autour du salon. Dufont avait pris part aux applaudissements, mais il l'avait fait instinctement ou par politesse; il avait tout entendu sans comprendre, car il avait l'esprit occupé à résoudre un problème important, celui de s'asseoir près de Divine sans être remarqué.

Louise et Félana quittèrent le piano; le moment était propice. Dufont céda son siége à l'une d'elles et, après de nombreux compliments, alla rejoindre celle qui régnait déjà sur son cœur.

Alb.—Eh bien! mademoiselle Divine, il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de causer avec vous.

Div.—En effet, il y a bien deux heures que nous ne nous sommes adressé la parole.

Alb.—Je ne crois pas me tromper en disant que vous avez dû éprouver beaucoup de plaisir jusqu'à présent, car à en juger d'après les doux sourires qui se complaisaient à effleurer si souvent vos lèvres, je suis convaincu que ces messieurs ont su mieux vous entretenir que je n'aurais su le faire moi-même.

Div.—Ha! ha! ha! vous m'amusez beaucoup; on ne saurait guère s'imaginer que vous êtes tout frais sortis des

écoles ; vous êtes taillés pour la société. Vous et Armand êtes déjà des galants, des *lady's men.*

Alb.—Je suis charmé d'apprendre que je vous amuse ; vous me faites là un compliment qui m'est fort acceptable.

Leur conversation continua dans ce même ton de frivolité—c'est le ton préféré des coquets de salon.

Si Dufont avait cause de réjouissance, Burjean n'en avait pas moins, car il avait réussi à rejoindre sa chère Alice. Après avoir échangé quelques paroles, Alice dit à Burjean :—

—Ne trouvez-vous pas qu'il fait chaud ?

Bur.—Depuis un instant la brise semble se complaire en d'autres lieux.

Alice.—Si nous sortions sur la galerie nous aurions bien plus frais, puis nous donnerions le bon exemple.

Bur.—Cela me sied à ravir, mademoiselle Alice, nous ferons une agréable petite promenade, d'autant plus que j'ai quelque chose à vous communiquer.

Alice.—Vraiment ?.... quelque chose à me communiquer ! c'est bien charmant de votre part ; eh bien ! commençons notre promenade, et vous me direz de suite ce que vous avez à me dire.

Ils sortirent.

L'atmosphère n'était ni plus lourde ni plus chaude qu'elle n'était au commencement de la soirée ; mais Cupidon avait allumé des feux ardents dans le cœur de cet heureux couple, et tous deux sentaient le besoin d'air frais, et surtout de réclusion.

Burjean aimait Alice depuis longtemps et quoi qu'il ne lui eut pas encore fait part de ses sentiments, elle comprenait bien ses intentions envers elle.

A peine eurent-ils fait deux ou trois tours de prome-

nade, que ces jeunes gens et demoiselles, profitant du bon exemple, sortirent en procession du salon.

Jusqu'alors, Burjean et Alice avaient causé à haute voix de choses et d'autres. Alice était tentée de faire allusion à la promesse que lui avait faite Burjean, de lui communiquer quelque chose; plusieurs fois elle ouvrit la bouche pour lui dire un mot à ce sujet, mais ses lèvres refusaient d'articuler les paroles qu'elle aurait voulu proférer; elle éprouvait un sentiment étrange, elle se sentait heureuse, mais elle espérait l'être plus encore. Les pulsations de son cœur étaient rapides, et si parfois en tournant au bout de la galerie son ami lui pressait un peu la main qui reposait sur son bras, la pauvre fille sentait son cœur battre avec violence et ses forces s'épuiser.

Malheureux homme! s'il avait su dans quelle angoisse était Alice, il n'aurait pas tardé si longtemps à lui faire part de cette heureuse nouvelle qu'elle espérait apprendre depuis longtemps; mais il éprouvait lui-même une sensation indéfinissable; le bonheur de sa vie toute entière dépendait de l'effet que produirait sur Alice l'aveu qu'il allait lui faire, c'est ce qui explique son hésitation. Parfois son imagination voguait dans le futur, il se voyait déjà possédant cet ange qui s'appuyait si gracieusement sur son bras; alors il oubliait qu'il habitait cette même planète.

Burjean était cependant convaincu que sa demande serait favorablement accueillie, mais il fallait faire ce formel aveu. O que ne l'eut-il déjà fait! mais il était prudent en affaire d'amour, il n'était pas homme à sacrifier son cœur à une idole sans savoir si l'offrande serait acceptable. Dès qu'il s'était senti sous l'influence des charmes d'Alice, il s'était appliqué à étudier son carac-

tère et ses dispositions, et si créature pouvait toucher à la perfection, pensait-il, c'était elle.

En tout ce qui concerne l'amour, la jeune fille est très rusée; au reste, c'est un don que la nature lui doit, puisque dans toutes les classes de la société, — à part quelques rares exceptions, — elle est contrainte à exercer sa patience à attendre anxieusement une demande qui prend quelquefois bien du temps à venir.

—Monsieur Burjean, dit Alice après un moment de silence, si nous descendions dans le parterre? voyez-vous ces siéges rustiques? je m'imagine que ce serait fort agréable de s'y asseoir un instant.

Bur.—En vérité, Mlle Alice, vous avez ce soir des idées superbes.

Ils descendirent.

Ah! pensa Burjean, c'est maintenant le moment.

Pourvu, se disait Alice que personne ne vienne nous déranger!

Bur.—Permettez que je voie si ces siéges ne sont pas humides.... non, ils sont parfaitement secs; le fait est que la température étant très élevée, le serein n'a pas le temps de se condenser.

Alice.—Voyez ce ciel, que c'est beau!

Bur—Superbe! il faut avouer que ce vaste monde est l'œuvre d'un grand Maître.

Alice.—Quiconque a un peu de feu sacré dans l'âme ne peut s'empêcher de rester émerveillé en contemplant ces grandes beautés de la nature, mais vous trouvez souvent de ces natures impassibles, rien ne les affecte, tout leur semble indifférent.

Bur.—Oui, oui, c'est un fait; mais, je rends grâces à Dieu de n'être pas doué d'une telle nature. Je suis peut-être trop facilement impressionné; je crois que chez un homme, c'est un défaut.

ALICE.—Du tout, cela démontre une délicatesse d'âme, ça n'affaiblit point la force de caractère; je crois que tous ceux qui sont doués d'une grande force morale ont cette délicatesse de sentiment.

BUR.—Oui, je sais que l'histoire cite bien des exemples qui confirment ce que vous dites, mais cette faculté chez moi a une tendance à me rendre rêveur, et je n'aime pas les gens chimériques.

ALICE.—Je me demande souvent si ces natures sont susceptibles d'amour.

BUR.—Il est possible que ce soit celles qui aiment avec le plus d'ardeur, car enfin lorsqu'elles éprouvent ce sentiment, toute leur âme se concentre sur la personne qui leur est chère.

ALICE.—C'est sans doute une compensation due aux sentiments comme aux sens; mais je suis convaincu que je n'aurais pas besoin de cette compensation pour aimer tendrement et sincèrement.

BUR.—Ce serait une vile perfidie si l'on voulait maintenir que les âmes qui savent apprécier toutes les beautés qui les entourent ne savent éprouver un amour pur et sincère; mais voyez-vous......

ALICE.—Je comprends parfaitement en quel sens vous l'entendez.

BUR.—Mlle Alice, vous venez de me dire: "*Si j'aimais, je n'aurais pas besoin de compensation pour aimer tendrement et sincèrement.*"— Avez-vous jamais interrogé votre cœur?

Cette question embarrassa un peu Alice. Devant le tribunal de l'amour une jeune fille doit être très particulière en répondant aux questions de celui qui poursuit sa cause, afin de ne pas se compromettre; elle comprit que le silence serait une preuve concluante contre elle, la

pauvre jeune fille résolut donc de donner une réponse évasive.

ALICE.—Mais.... je n'y ai jamais songé.

BUR.—Vous n'y avez jamais songé ?

ALICE.—Je l'avoue en toute franchise.

BUR.—Vous n'avez jamais entendu une voix intérieure tenant de doux propos avec votre cœur ?

ALICE.—Il est possible, mais il y a bien longtemps que ces voix intérieures ne m'ont parlé.

BUR.—Vous avez sans doute éprouvé une sensation ?

ALICE.—Oui, si ma mémoire ne me fait défaut,—sensation étrange.

BUR.—Eh bien ! c'était la voix de l'Amour qui interrogeait votre cœur, et la sensation étrange était la réponse favorable qu'il espérait recevoir. Donc, vous savez ce que c'est qu'aimer.

ALICE.—Alors, vous avez déjà cueilli le fruit de l'expérience ?

BUR.—Oui, depuis assez longtemps ; je dois vous le dire, mon âme est hantée.

ALICE.—Vraiment ?

BUR.—J'ai souvent eu des visions angéliques et j'ai conclu que j'étais enchanté, mais en ce moment, ce que je vois n'est plus une vision, et ce que j'éprouve est un amour ardent. Humble et suppliant, je veux sacrifier mon cœur sur l'autel de l'Hymen, à la plus tendre des divinités, à Alice Boisdoré. Oui, Mlle Alice, je vous aime ; dites-moi sans hésitation que vous m'aimez ; ne refusez pas mon aveu, je ne saurais supporter un refus.

Lorsque Burjean commença sa déclaration, Alice le regardait en se frappant rapidement la main gauche de son éventail, mais elle eut vite compris quel en serait le dénouement, et quoi qu'elle s'y attendît elle devint immobile, sauf son cœur qui battait avec violence ; ses

yeux erraient dans l'espace. Elle se demandait si elle était victime d'un rêve enchanteur, ou si c'était véritablement Burjean qui lui parlait...

Un moment de cruel silence pour le jeune homme succéda à sa demande, puis Alice offrit à Burjean sa main, lui disant : —

—M. Burjean, il y a des moments dans la vie où le cœur est trop plein de bonheur, l'esprit perd sa lucidité, et les organes de la voix sont impuissants, ils ne peuvent exprimer fidèlement ce que l'âme ressent.

Burjean tenant encore la main d'Alice : —

—Ah ! je respire, je vis, vous me rendez heureux.

ALICE.—Depuis bien des mois, tout mon désir, tout mon espoir était de vous entendre me dire ces doux mots : *je vous aime ;* mes vœux sont enfin accomplis, et en retour je vous donne un cœur qui est enflammé pour vous d'un amour tendre et pur, un cœur qui n'a connu d'amour que pour Rémond Burjean.

BUR.—Il me semble animé d'une vie toute nouvelle. Je me permettrai maintenant de vous faire part de ce que je n'aurais osé vous dire il y a un instant.

ALICE.—Je vous écoute, parlez.

BUR.—Je vous ai toujours trouvée belle, mais ce soir, vous êtes ravissante.

ALICE.—Si tout autre que vous m'eût fait un tel compliment, je l'eusse accusé d'être un flatteur, mais, venant de vous, je sais qu'il est sincère, et je suis fière d'entendre ces paroles de la part d'un jeune homme qui est tant admiré par les dames, car je suis convaincu que si moi je trouve en lui une rare beauté, ce n'est pas un caprice d'amour.

Quelqu'un vint demander à Alice de jouer un duo avec sa sœur ; cela mit fin à leur entretien.

A dix heures, Mme Boisdoré vint prier cette jeunesse

de vouloir bien se diriger vers la salle à manger.

—Ce n'est pas un grand souper, dit-elle, qui vous attend, c'est plutôt une petite collation, et si j'ai pressé l'heure, c'est à cause du bateau, il passera vers onze heures, et je n'aurais pas voulu que vous fussiez surpris à table.

Le souper était assez avancé, l'on causait avec animation et l'on riait beaucoup. En de pareilles occasions les plus âgés cherchent toujours à rivaliser avec la jeunesse, de plaisanteries, d'anecdotes, de jeux de mots, etc.

Agnès Wasback venait de lancer une de ses innocentes et charmantes petites impertinences à M. Boisdoré, et regardait Mme Boisdoré d'un air malin sans être aperçue d'elle, lorsque l'hôtesse toucha une sonnette pour imposer le silence.

—Je suis fâchée, dit-elle, d'interrompre de si agréables conversations, mais après avoir entendu ce que vous dira M. Boisdoré, j'espère bien que vous accepterez tous mes excuses empressées.

Tous déclarèrent qu'elle était excusée d'avance.

M. B.—Est-ce bien le moment d'instruire cette jeunesse sur mon projet ?

Mme B.—Je crois le moment importun.

M. B.—Mais en vérité, mesdemoiselles, je ne crois pas que c'est justice à mon égard de la part de Mme Boisdoré ; elle aurait dû me prévenir que j'avais à vous communiquer mon projet ; je l'avais pourtant bien chargée d'accomplir cette tâche pour moi.

Mme B.—Du tout, je ne saurais faire cela aussi bien que M. Boisdoré ; le projet ne vient pas de moi, et nul autre que lui ne saurait si bien s'en acquitter.

Sans doute.... nul autre que M. Boisdoré .... le projet !.... nous écoutons, et autres expressions semblables

furent prononcées par les différentes voix autour de la table.

M. B.—Eh bien ! puisque vous êtes si anxieux de savoir, je vous fais tous victimes de mon projet.

Ces demoiselles se regardèrent en prononçant à voix basse, ces derniers mots : *Victimes de mon projet.*

M. B.—Oui, victimes de mon projet. Vous souriez toutes, mais je tiendrai ma parole. Or donc, ce dont il s'agit demande votre approbation. J'ai intention de donner une grande soirée à ces demoiselles qui ont bien voulu mettre un peu de gaîté à Hiawatha, si personne n'y objecte.

—Vous nous faites trop d'honneur, dirent simultanément les trois convives de la Nouvelle-Orléans. Bravo ! bravo ! dirent les jeunes gens.

—Vous nous traitez avec trop d'égards, dit Louise Saluque.

M. B.—Alors, c'est convenu, la soirée aura lieu, puisque personne ne s'y oppose, et la date est le 25 de ce mois.

Louise Sal.—En ce cas nous sommes bien fâchées ; mais ma sœur et moi ne pouvons pas rester si longtemps, on nous attend le 20.

Agnes W.—Et moi non plus, j'ai promis à mon père de faire le voyage avec Louise et Félana afin de ne pas m'en retourner seule.

M. B.—Ne craignez rien ; deux lettres ont été expédiées par la poste ce matin, une à M. Wasback et l'autre à M. Saluque ; je leur annonce que je ne vous laisserai partir qu'à la fin du mois, à cause d'une soirée que je donne en votre honneur ; donc, ne vous tracassez pas.

Felana.—C'est vraiment trop de bonté à notre égard.

M. B.—La campagne est si triste en hiver et la ville si triste en été, qu'il est bon de renverser l'ordre des choses et d'égayer un peu notre vieille paroisse, puis je

veux donner à ces demoiselles une idée de ce qu'est la société de St. Jacques.

AGNES W.—Nous avions une haute opinion de St.-Jacques avant que nous ne pussions la visiter, et j'avoue que cette opinion est déjà bien plus favorable qu'elle n'était ; je crois que si cette opinion doit devenir supérieure à celle que nous avons maintenant, nous viendrons habiter la paroisse.

En ce moment, Dick vint à Mme Boisdoré et lui dit à voix basse : —

—Madame Lubin, * bateau apé vini.

MME B.—Est-il loin ?

DICK.—Non madame, mo' croi' li va b'é'tôt tourner la pointe, mo' tendé so' sifflet.

MME B.—Si ces messieurs ne veulent pas manquer le bateau, ils feraient bien d'aller au fleuve, le bateau n'est pas loin.

Ces jeunes gens prièrent Mme Boisdoré de permettre à ces demoiselles d'aller jusqu'au kiosque sur la levée, pour voir Albert et Armand s'embarquer.

Ne voyant aucun inconvénient, elle leur accorda cette liberté et joignit elle-même la bande joyeuse.

La nuit était magnifique ; la lune venait d'apparaître et lançait ses rayons obliques qui, touchant la surface de l'eau légèrement agitée par une délicieuse brise, la transformaient en un liquide argenté. La nature semblait jouir d'un repos bienveillant ; le bruit de quelques insectes, l'aboiement lointain d'un chien étaient les seules choses qui rappelassent qu'il restait encore un peu de vie en ce monde.

Bientôt les échappements de vapeur se firent entendre ; le bateau approchait. Un instant après il apparut

---

*Tous les esclaves appelaient leurs maîtres et leurs maîtresses par leurs prénoms.

resplendissant de lumières. Il était temps que nos voyageurs s'approchassent du rivage.

Les dernières paroles de madame Boisdoré à Albert furent : Alors au 25, il faudra nous amener toute la famille. Mille compliments et de nombreux souhaits furent échangés, puis les deux amis se dirigèrent vers le bord du rivage. Le bateau était à terre. A cette époque beaucoup de choses étaient encore dans un état primitif, et afin d'éclairer le rivage, on se servait, à bord des bateaux, de grands flambeaux de bois gras que l'on faisait brûler dans des corbeilles de fer.

Lorsque ces jeunes gens furent sur le pont du bateau, ils se retournèrent vers le kiosque, saluèrent une dernière fois, puis disparurent dans la pénombre de l'escalier. *A continuer.*

À MA MÈRE.

Vois,—c'est un météore ! il éclate et s'éteint.
V. Hugo.

As-tu vu glisser sur le ciel
Solennel,
Quand la nuit prude se dévoile,
Une étoile ?

Elle a roulé de son écrin
Dans le Rhin,
Par quelque lutin répandue
Et perdue.

Aux rondes nocturnes courant,
Se parant,
Il l'a prise au cou d'une fée,
En trophée,

Puis l'a jetée insouciant,
Se riant
D'une coquette peu prudente,
Trop ardente.

Peut-être est-ce un baiser qui luit
Dans la nuit ;
Sillonnant l'ombre il va s'éteindre
Sans se plaindre.

Pourquoi fuir, ô rayon d'amour,
Sans retour ?
Reste et brille aux cieux où s'élance
L'espérance.

Dans l'oubli veille le regret
En secret ;
Froid sommeil qu'agite sans trêve
Un lourd rêve.

Est-ce l'âme d'un doux enfant
Qu'on attend,
Et qui vers nous descend lutine
Et mutine ?

D'une fée est-ce le patin
Argentin
Qui raye les cieux et s'avance
En silence ?

Quel mot graves-tu quand tout dort,
Stylet d'or ?
Quel arcane incompris s'efface
Dans l'espace ?

Qui sait, peut-être en son enfer
Lucifer
Laisse couler de sa prunelle
De rebelle,

La larme de feu du damné
Enchaîné,
Goutte qui tombe lumineuse,
Orgueilleuse.

Cours-tu séduire en sa prison,
Beau rayon,
La Danaé qui veille et guette,
Inquiète ?

Es-tu le denier qu'à Noël
Raphaël
Dans le pauvre soulier dépose,
A nuit close ?

Dans cet océan sans récif,
Frêle esquif,
Quel est le souffle qui te pousse
Sans secousse ?

C'est l'ombre d'un forban maudit,
Noir bandit,
Que ta course à jamais entraîne
A la peine.

Que ne puis-je te suivre aussi
Loin d'ici,
Et sur toi sentir ma pensée
Balancée ?

Le flot roulant par millions
Ses rayons,
Semble une ceinture royale,
Nuptiale.

On finit bien par s'ennuyer
A briller,
Même au ciel et l'étoile sombre
Dans l'eau sombre.

Il est tombé de son azur
L'astre pur,
Ainsi qu'une larme d'archange
Dans la fange.

Germe d'amour venu du ciel,
A l'appel
De quelque âme stérile et vide,
Mais avide,

Fais éclore une fleur d'espoir
Ce beau soir,
Dans un cœur rêvant sous la neige
Qui l'assiège.

Un farfadet capricieux
Dans les cieux
Soudain voit l'étoile, la cueille
Et l'effeuille.

Comme font les tendres amants
En tourments,
Qui vont chercher la marguerite
Favorite.

A chaque élan de notre cœur
En langueur,
A chaque illusion perdue,
Attendue,

Peut-être en route s'égarant,
Accourant,
Dans l'abîme une étoile tombe
Et succombe.

Entre notre âme et l'Idéal
Triomphal,
L'infini s'étend, froid et sombre
Linceul d'ombre.

Se perdre pour le conquérir
Et mourir,
C'est vivre l'éternelle vie
Qu'on envie.

Mais l'étoile et le vain désir,
Le plaisir,
Tout pâlit et s'éteint sur terre,
O mystère!

Léona Queyrouze.

30 août 1886.

LOLOTTE.

Heureuse petite Charlotte,
Avec sa tête de linotte,
Avec son cœur de papillon!
Devant son miroir elle danse,
Et regarde avec complaisance
L'éclat doré de son chignon.

Dans la rue elle s'imagine
Qu'à chaque pas elle fascine
Tous les beaux garçons qu'elle voit.
Au bal elle fait la coquette.
Et répond d'une voix distraite
Aux compliments qu'elle reçoit.

Heureuse petite Lolotte,
Elle s'aime, elle se dorlote;
Le sort la fit pour le plaisir.
Pourquoi donc, à la fleur de l'âge,
S'enterrer dans le mariage?
Elle a bien le temps de choisir.

Prenons part à toutes les fêtes;
Faisons tourner toutes les têtes.
Tant pis pour les fous sérieux,
Qui nous traiteront de perfide,
Et commettront un suicide,
En laissant de tristes adieux.

Heureuse petite Lolotte,
Depuis trois mois elle toussote,
Elle toussote et rit toujours.
C'est de trop rire qu'elle tousse ;
De sa voix presque éteinte et douce
Elle vous le dit tous les jours.

Heureuse petite Lolotte,
Elle a fait comme la marmotte
Qui s'endort de son long sommeil.
La marmotte n'est qu'engourdie ;
Lolotte, à jamais refroidie,
Ne reverra plus le soleil.

ALFRED MERCIER.

GENTILLE SUZETTE.

Suzette, la gentille
Et folle jeune fille,
D'un pied mignon sautille,
Et va le nez au vent.
Abeille qui bourdonne
Sans souci de personne,
Légère, elle fredonne
Une valse en rêvant.

Le rêve qui trottine
Dans sa tête lutine,
Est la joie enfantine
Que lui procurerait
Un fichu de dentelle,
Dont la forme est nouvelle,
Et qui, porté par elle,
Si bien l'embellirait.

Au seul mot d'amourette,
La gentille Suzette
Fait une pirouette,
Et rit de tout son cœur.
Fi des soupirs ! toilette,
Bonbons, danse, opérette,
Fins soupers, pour Suzette
Voilà le vrai bonheur.

Dites-lui qu'elle songe
Que la vie est mensonge,
Et qu'au chagrin qui ronge
Nous sommes condamnés ;
La gentille Suzette,
Sans tambour ni trompette,
S'en ira, la follette,
En vous riant au nez.

ALFRED MERCIER.

À MA FILLE.

Souris-moi, Geneviève, et regarde ton père.
Comme j'aime à te voir avec ton air heureux!
Cher trésor de trois ans, tu ris comme ta mère;
Comme elle tu souris, enfant qui m'es si chère.
Souris et ris encor,
Mon trésor,
Ma Geneviève
Mon enfant aux yeux bleus,
Ma Geneviève
Aux jolis petits yeux.

Regarde et parle-moi: que ta voix enfantine
Me dise un mot bien tendre et bien affectueux;
Je l'aime tant, ta voix, cette voix orpheline
Doux écho de la voix de ta mère Corinne.
Parle-moi, parle encor,
Mon trésor,
Ma Geneviève,
Mon enfant aux yeux bleus,
Ma Geneviève
Aux jolis petits yeux.

Enfant, tout être sent une force secrète
Qui le pousse à chercher ce qui le rend heureux:
L'abeille aime la fleur, l'alcyon la tempête;
Moi j'aime ton sourire et ta petite tête.
Ris encor, parle encor,
Mon trésor,
Ma Geneviève
Mon enfant aux yeux bleus,
Ma Geneviève
Aux jolis petits yeux.

Mon Antigone aimée, ô chère Geneviève,
Près de toi je suis gai, loin de toi soucieux.
Ta présence est pour moi l'image d'un beau rêve,
Une aurore qui sur mon noir passé se lève.
Près de moi reste encor,
Mon trésor,
Ma Geneviève
Mon enfant aux yeux bleus
Ma Geneviève
Aux jolis petits yeux.

Nos âmes, vois-tu, chère, ensemble n'en font qu'une,
Et je retrouve en toi mes jours les plus heureux.
Ton sourire me fait oublier l'infortune;
Ta gaîté m'appartient, elle nous est commune.
Baise ton père encor,
Mon trésor,
Ma Geneviève
Mon enfant aux yeux bleus
Ma Geneviève
Aux jolis petits yeux.

MAX. COUSIN.

Publications reçues et pour lesquelles nous remercions infiniment les personnes qui nous les ont adressées.

Transactions of the Louisiana State Medical Society at its eighth annual session held at New Iberia, La., April 14, 15 and 16, 1886.

New Orleans Medical and Surgical Journal, August 1886.

Journal of Education for home and school.

Le Franco-louisianais, organe du Club de la Démocratie française.

L'Indépendant, journal franco-américain.

Le Propagateur catholique, organe officiel du diocèse de la Nouvelle-Orléans.

Le Meschacébé.

Le Réveil de St. Martinville.

The St. Bernard Eagle.

La Revue canadienne, juillet 1886.

La Asociacion rural del Uruguay, Montevideo.

Boletin del Ministerio de Fomento de la República mexicana.

Langue commerciale internationale. Cours complet de Volapük. Adressé par M. le Vicomte Paul d'Abzac, consul général.

Bulletin mensuel de la Société nationale d'acclimatation de France.

Bulletin du Cercle de Saint-Simon, Société historique.

Catalogue No. 16. Orientalia. Karl W. Hierseman, Leipzig (Germany).

The North American Review, July 1886, contenant un article sur la défense de Charleston par M. le Général Beauregard.

Trabajos del Laboratorio nacional de Química en Cochabamba por el Doctor F. Sacc.

Report of the Superintendent of public instruction of the province of Quebec.

Report of the Commissioner of Crown lands of the province of Quebec.

Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino, novembre, dicembre 1884; gennaio, febbraio, marzo, aprile, maggio, giugno, 1885.

Bollettino dell'Osservatorio della regia università di Torino.

L'Ottica di Claudio Tolomeo da Eugenio pubblicata da Gilberto Govi.

François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres, par M. Chauveau, ancien ministre de l'Instruction publique dans la province de Québec.

L'Instruction publique au Canada, précis historique et classique, par M. Chauveau.

